

## Discours



**Discours de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, prononcé à l'occasion de la cérémonie de remise des insignes de Commandeur dans l'ordre national du Mérite à Brigitte Engerer, de Chevalier dans l'ordre national du Mérite à Enki Bilal, de Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres à Christophe Ferré, et José Lévy**

Paris, mercredi 15 juin 2011

Chère Brigitte Engerer,  
C'est un grand plaisir de vous retrouver quelques mois après le lancement de l'année Liszt pour lequel vous aviez interprété Cantique d'amour, subjuguant par la richesse de votre jeu l'ensemble de l'auditoire.

Le piano, pour vous, c'est une affaire de « corps et âme », à l'instar de Claude Rawlings dans le magnifique roman de Frank Conroy. Vivre la musique en plein corps, c'est vivre une vie transfigurée par un don, jalonnée d'amitiés et d'amours, de voyages qui vous conduiront aussi bien au Carnegie Hall que dans ces « îles qui s'appellent Liszt, Brahms... » - selon vos propres mots. C'est aussi cet appétit pantagruélique de musique et d'émotions, pour que la puissance des rêves ouvre les portes du ciel.

Née en Tunisie avec des origines italiennes et yougoslaves, élève à la double école française et russe, c'est un tropisme slave, avec Tchaïkovski, Rachmaninov et Chopin, qui vous aura forgé une sensibilité rare à même de raconter, en musique, le genre humain dans toutes ses dimensions.

La musique, depuis le piano-jouet de votre tante à Tunis jusqu'au salles de concert du monde entier, vous la pratiquez dès le plus jeune âge. Mais il vous aura fallu partir à l'aventure en Russie et rencontrer le maître Stanislav Neuhaus, fils d'Heinrich Neuhaus, au Conservatoire de Moscou, pour comprendre que vous l'aimiez vraiment.

Lauréate du Concours Tchaïkovski et du Concours Reine Elisabeth, vous êtes repérée par Karajan qui vous invite à jouer avec l'Orchestre Philharmonique de Berlin puis à rejoindre les fêtes du centenaire de l'orchestre.

Grande interprète du Concerto n°1 de Tchaïkovski, du Concerto en la mineur de Schumann sous la direction d'Emmanuel Krivine, nous vous devons aussi, entre autres, l'intégrale des Nocturnes de Chopin, le Requiem allemand de Brahms avec le Chœur Accentus et Boris Berezovsky, ou encore le Stabat Mater de Dvorak. Je sais que vous avez mis du temps à apprécier de jouer pour un micro sans la communication directe avec le public. La maturité, la puissance et la délicatesse gravés dans ces enregistrements nous laisse un témoignage durable de votre génie pianistique.

Contact presse

Département de l'information et de  
la communication

01 40 15 74 71  
[service-presse@culture.gouv.fr](mailto:service-presse@culture.gouv.fr)

SEUL LE PRONONCE FAIT FOI

[www.culture.gouv.fr](http://www.culture.gouv.fr)

Lorsque vous êtes en tournée de par le monde, dans une vie d'ascèse rythmée par le café, le tabac et les répétitions, vous vous lancez sur la bête le ventre creux, « affamée de musique », pour communiquer des instantanés magiques, qui donnent chair à vos rêves, dans un jeu décanté, débarrassé des obstacles de la matière, porté par le voyage intérieur.

Ce corps encore qui, malgré ses méchancetés, ne vous a pas empêché de travailler au disque L'Invitation au voyage et de créer en 2006 le festival « Pianoscope ». Dès le surlendemain de votre opération, les couloirs de l'Institut Curie résonnaient des accords d'un piano que vous aviez réussi à dénicher. Tous les jours votre complice et ami violoncelliste Henri Demarquette vous y rejoignait pour travailler l'Invitation au voyage. Je ne sais si ces faits sont avérés avec exactitude ou s'ils sont auréolés des parfums qui entourent ces mythes vivants que sont les plus grands solistes : l'important finalement, pour tous ceux qui vous aiment, c'est qu'ils disent quelque chose de votre amour de la vie et de la musique.

« Pianoscope » : Vous avez conçu ce festival à votre image, ouvert et généreux. Depuis bientôt cinq ans, Beauvais, chaque mois d'octobre, offre au public, aux jeunes musiciens et aux compositeurs, des dialogues de cultures, d'écoles, de formes, de genres, de langages musicaux autour du clavier roi et de ses univers multiples, entre les mains de grands interprètes comme Nicholas Angelich, Boris Berezovsky, Anne Queffelec, Michel Béroff ou encore Omar Sosa et Jacques Taddei.

Dans votre souci de transmettre, au-delà des cours au Conservatoire et des nombreux master class que vous proposez, vous jouez pour des publics qui n'ont pas toujours accès à la musique. Je pense à particulier au récital que vous avez donné à la Chapelle-Saint-Louis de la Pitié-Salpêtrière dans le cadre des concerts organisés par la Fondation Carla-Bruni Sarkozy et Radio France en faveur des publics ignorés et négligés.

Chère Brigitte Engerer, avec vous, l'un des plus grands noms du piano rejoint avec bonheur la générosité et la grâce. Au nom du Président de la République, nous vous faisons Commandeur dans l'ordre national du Mérite.

Cher Enki Bilal,

Votre nom est celui d'une des plus grandes étoiles du neuvième art français. C'est aussi celui du fils du tailleur de Tito, parti à Paris en « voyage d'affaires », pour préparer l'exil de votre famille en France. Né d'un père d'Herzégovine et d'une mère tchèque dont vous admirez très tôt les dessins, votre enfance à La Garenne-Colombes restera marquée par le souvenir d'un soleil perdu, d'une Yougoslavie qui n'existe plus, de ses illusions collectives et d'un certain bonheur de vivre. Une enfance marquée aussi par le déclic pour la langue française, avant d'entamer plus tard un court passage par l'Ecole des Beaux-arts, que vous quittez pour faire vos premiers pas à Pilote, où Goscinny et Charlier vous accueillent. Après La Croisière des oubliés, votre premier album, s'ensuit Le Bol maudit, où l'on peut lire l'influence de Lovecraft, puis la rencontre avec Pierre Christin, qui marque le début d'une collaboration plus que fructueuse, avant d'entamer le virage, en 1980, de La Foire aux immortels, paru aussi dans Pilote, puis de La Femme piège en 1986, devenues d'emblée des classiques. Parallèlement, vous consolidez également la mise en place d'un imaginaire

très singulier - et reconnaissable entre tous - par votre activité d'illustrateur de romans, de Jules Verne à Dan Franck, en passant par Conan Doyle et Ray Bradbury.

Le monde de Bilal, ce sont des manteaux élimés - pelisses de prisonniers, ou uniformes rapiécés de l'Armée Rouge, comme dans Partie de chasse. Et puis des femmes aux cheveux bleus, vamps absolues et inhumaines, coiffées à la garçonne, comme après un internement jamais vraiment précisé, laissé en suspens. En face, des Nikopol à gueules cassées, athlétiques et déjà fatigués d'exister, mutilés par l'acier, celui des armes, celui des trains. Des prothèses aussi, qui tirent vers une Science fiction biotech, quelque part entre des banlieues titistes et un futurisme techno, au croisement de Ridley Scott et du cyberpunk, qui fait aussi penser au Masamune Shirow de Appleseed et de Ghost in the Shell. Le monde de Bilal, ce sont des hommes malades, aussi, des hommes de pierre qui s'effritent, des physiques usés, des cobayes, des mutants, des corps habités par des hôtes encombrants et surpuissants, manipulés par des corporations mystérieuses ou des sociétés de remplacement d'organes – du sang, des tubes, des branchements, des intraveineuses. Des cheveux rouges ou bleus pour des Grace Jones du futur, des barbes de trois jours pour les Nikopol de service : chez Bilal, les héros sont fatigués.

Dans cette génération très créative des illustrateurs et des scénaristes des années 1970 et 1980, on trouve souvent des fictions politiques ou scientifiques peintes sous des lignes tantôt limpides, tantôt psychédéliques. Par contraste, il y a chez vous un esthétisme du sale, de la poussière, de la neige crasseuse et polluée d'un Moscou sous l'Equateur, des vents de sables issus de dérèglements climatiques irréversibles, des voies ferrées qui ne mènent nulle part, des studios de production sans films. Ce sont les images anciennes de nos futurs possibles, comme des traces toujours déjà dépassées, déjà périmées, qui nous reviennent à la surface des bulles. Il y a aussi des dieux égyptiens, qui pilotent vos dystopies et contemplent l'inconséquence des humains du haut de leur pyramide en suspension. Des univers peuplés aussi de chats, panthères noires et autres félins transformistes et télépathes, qui cachent des réincarnations dans des villes ravagées, délabrées, où l'on reconnaît les traits de Paris divisé par un mur de Berlin, de New York avec des taxis jaunes qui circulent dans les airs, d'une Belgrade post-ottomane où l'on fait l'amour dans des bulbes à étoile rouge, tagués, qui s'écroulent.

La politique chez Bilal, ce sont toutes les formes malignes du biopouvoir, le contrôle policier totalitaire, des seringues et des manipulations, le terrorisme, transfigurés dans un monde de clubs secrets et de dictatures où l'on retrouve, poussé au paroxysme, souvent jusqu'au burlesque, ce que les conflits du siècle passé nous ont laissé. Avec Le Sommeil du Monstre, premier album d'une tétralogie où tout commence dans un Sarajevo sous les bombes, la guerre civile yougoslave rejoint Francis Bacon, dans des cases qui sont autant de plans choisis d'un film, dessinés en grand format.

Car l'adolescent inspiré par le Pasolini de Porcherie et par le Kubrick de 2001, Odyssée de l'espace n'aura de cesse de multiplier les allers-retours entre le cinéma et la bande-dessinée, de chercher, en voix off, des Blade Runner dans des Belgrade oubliées. Il n'est pas étonnant que vous vous soyez laissé happer par la tentation de la création cinématographique, et

maintenant également par le théâtre, avec la complicité d'Evelyne Bouix au Théâtre du Rond-Point. Pour le cinéma, c'est Alain Resnais qui vous aura tendu la perche. Avec Bunker Palace Hotel, co-écrit avec Christin et tourné à Belgrade en 1988, Jean-Louis Trintignant, Carole Bouquet, Jean-Pierre Léaud, Maria Schneider, les plus grands sont au rendez-vous – Michel Piccoli aussi, dans Tykho Moon en 1996, dans le rôle du dictateur MacBee. Avec Immortel en 2004, vous ouvrez votre univers au virtuel et à la 3D. Avec Cinémonstre, ce sont les plages sonores de Goran Vejvoda qui occupent le premier plan, et vous vous êtes lancé depuis, avec Animal's, dans le film d'animation. Mais à l'heure des tablettes graphiques et des costumes verts pour les tournages à effets spéciaux, c'est l'acrylique et le pastel qui règnent encore dans votre travail d'illustrateur - et les collectionneurs ne s'y trompent pas si l'on considère le succès de votre signature sur le marché de l'art.

Votre nom figure déjà de longue date au panthéon de l'école francophone des dessinateurs d'anticipation. Mais Enki Bilal l'illustrateur, le scénariste, c'est aussi le réalisateur et le metteur en scène des non-lieux de notre géopolitique contemporaine, peuplée des rêves sombres de notre XXème siècle européen, dans des régions de notre imaginaire où la tendresse est triste, où l'humour est noir, où la rédemption par l'amour, aussi, est encore possible.

Cher Enki Bilal, au nom du Président de la République, nous vous faisons Chevalier dans l'ordre national du Mérite.

Cher Christophe Ferré,

Si j'osais, je dirais que pour vous la littérature est - comme la sociologie le fut il y a quelques années au cinéma - « un sport de combat », de ces sports extrêmes qui engagent le corps tout autant que l'esprit. Je sais que vous les pratiquez avec plaisir : franchir les plus hautes chaînes de montagne, affronter le corps à corps de la lutte gréco-romaine, sentir trembler ses muscles sous le choc de la mêlée de rugby, cela ne vous fait pas peur, cela stimule même votre esprit brillant et corrosif où le contempteur du monde moderne le dispute au conteur de talent.

Vous savez en effet que l'écrivain lit les cartes de son époque, déchiffre l'inconscient des hommes, révèle et met à jour la nature profonde des choses et des événements. L'actualité est un prisme et c'est à travers son cristal que vous mettez en scène la société moderne dans ce qu'elle peut avoir de futile, d'insouciant, voire de dangereux. La petite histoire, l'intime est dans vos textes confrontée à l'histoire avec la « grande hache », comme se plaisait à le dire Pérec. Provocateur, vous avez une sainte horreur de la littérature édulcorée, des récits à l'eau de rose, des écritures de la compassion, allant même jusqu'à recenser dans un article « Sept façons d'écrire un mauvais roman ».

Admirateur des Mémoires d'Outre-tombe, de Madame Bovary, des Rêveries du promeneur solitaire, de Nabokov ou de Proust avec qui vous partagez Illiers-Combray – berceau de votre famille paternelle - vous empruntez un style rythmé, âpre et tendu pour mettre à jour les ressorts du monde dans lequel nous sommes immergés. Elève au lycée Hoche de Versailles, puis au lycée Lakanal en hypokhâgne-khâgne, vous montiez déjà des pièces avec votre ami Denis Podalydès au théâtre Montansier de

Versailles. Après avoir été admissible à l'Ecole Normale Supérieure, vous devenez professeur de lettres à 21 ans. Vous vous découvrez alors une addiction pour l'écriture. En 1995, votre premier roman, *La Chambre d'amour*, est l'une des révélations de la rentrée littéraire par son ton radical. Du spectacle de la mort donné sur la plage des Basques à Biarritz, des noyades au piquet meurtrier d'un parasol, vous composez des personnages que les marées de sang n'émeuvent pas. En 1999, grâce à ce choix résolu de la noirceur froide, entre Luis Buñuel et Quentin Tarantino, vous obtenez, pour son adaptation pour France Culture, le Grand Prix international de la radio, détrônant Nancy Huston.

Dans *La septième nuit*, vous réussissez la gageure d'évoquer, à nouveaux frais, les abîmes de la mélancolie. Puis vous choisissez l'humour décapant dans un conte cruel, à la fois loufoque et grave, *Paradis turquoise*, qui met en scène Marcelin, terroriste solitaire et perdu, prêt au crime pour sortir de l'anonymat et gagner célébrité. Avec la « célébrité noire » - dont vous faites une sorte de maladie du siècle - vous mettez en garde contre les dangers de la « société du spectacle » et la recherche narcissique de la célébrité et des honneurs. Ecrivain engagé, comme vous aimez à le dire, vous êtes de ceux qui plongent leur plume dans le monde tel qu'il va avec ses illusions technologiques, ses égos démultipliés, sa culture de la violence largement diffuse. En 2007, vous offrez une critique de la société française actuelle dans *L'année du sang* et mettez en garde contre les dangers de l'uniformisation des esprits, de l'autocensure de la presse, en rappelant que démocratie est un accident de l'Histoire qui exige d'être préservé et garanti. En juin 2010 vous obtenez le Grand Prix de la nouvelle de l'Académie française pour *La Photographe*, magnifique récit d'un homme et d'une femme confrontés à la tragédie du 11 septembre 2001, où la nostalgie de l'instant présent à peine vécu entre en écho avec l'effondrement d'un futur qui ne sera pas. Là encore le frêle esquif de l'individu se fracasse sur le chaos et les mers déchaînées du temps présent.

Votre qualité de dramaturge est elle aussi connue, reconnue et récompensée. Vous recevez la Bourse Beaumarchais de la Société des Auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) pour *Les Laves de l'Etna* ; le Prix « Ecrire pour la rue » en 2002 pour votre pièce *La plage Miramar*. Deux autres succès, entre autres, assoient votre réputation d'auteur à succès. Il s'agit de *Bain de lumière*, fruit d'une aventure collective engagée par Jean-Michel Ribes au théâtre du Rond Point. Cette farce macabre « refait une beauté » à la chirurgie esthétique pour trois comédiens, une baignoire, deux chaises, deux mugissements de vache et un yaourt périmé. On y perçoit votre humour grinçant, aux tonalités sombres et loufoques, que ne renierait pas un dramaturge sur laquelle vous avez écrit et qui vous ne laisse pas indifférent : le génial Fernando Arrabal. Plus récemment c'est votre pièce *Vélo Bobo* qui a rencontré son public.

Les promenades de la dissension peuvent paraître parfois bien solitaires dans le silence d'un cabinet d'écriture. Mais comme vous l'avez dit, la littérature se nourrit du conflit : dans la « fabrique du roman », vous avez fait le choix d'êtreindre le monde jusqu'à la racine du mal, sans pudeur, ni retenue. Vous avez porté l'exigence de musicalité dans votre style comme dans la construction de vos récits où la noirceur le dispute à l'humanité, où la dimension cachée pèse autant que la parole prononcée.

Cher Christophe Ferré, parce que vous êtes l'une des plumes les plus talentueuses de votre génération, parce que vous avez su camper des univers singuliers et rares, parce que vous avez aussi porté le « bruissement de votre langue » (Roland Barthes) sur les planches comme sur les ondes, au nom de la République française, nous vous faisons Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres.

Cher José Lévy,

Vous êtes un créateur à part, un artiste-né, vous êtes aussi et surtout en quête, en quête, une quête permanente, inlassable, infinie. Vous vous êtes illustré dans des domaines très différents, qui font de vous un touche à tout virtuose : la mode bien sûr, mais aussi le design, l'architecture d'intérieur, les arts visuels. En 1990, vous lancez votre griffe « José Lévy à Paris » et signez vos premières collections. Inspirées de Tati et Jacques Demy, de ces univers drolatiques mêlant poésie et humour décalé - vos créations se nourrissent de votre imaginaire autant qu'elles stimulent l'imagination de ceux qui les observent. Chez vous le bleu des marinières le dispute à l'élégance tout en délicatesse du jeune homme bien mis. Chez vous l'univers du romanesque et de la bande dessinée n'est jamais très éloigné du crayon et de la planche du styliste.

Parallèlement à vos propres créations, vous collaborez avec de grandes maisons, telle la prestigieuse maison britannique Holland & Holland, fondée en 1835, aux étoffes sublimes et si délicates, dont les seuls noms évoquent l'univers d'une Agatha Christie ou celui d'une Virginia Woolf - mais aussi Nina Ricci, Cacharel, Emanuel Ungaro. Soucieux d'une mode que l'on porte et que l'on voit, vous travaillez également avec des enseignes plus populaires, à une époque où ce Rubicon était rarement franchi par les stylistes. Vous vous imposez alors comme une grande figure de la mode masculine, bénéficiant d'un rayonnement international, des Etats-Unis au Japon. Epris de liberté, créateur doué d'un sens aigu de la poésie, vous avez défendu votre indépendance contre vents et marées l'indépendance de votre griffe.

Flairant l'air du temps, vous avez de la mode une conception globale : pour vous, elle est une posture, un état d'esprit, une seconde nature. Homme de toutes les « correspondances » - au sens que Baudelaire donne à ce mot - vous avez toujours eu à cœur de faire dialoguer les disciplines et les approches, en travaillant avec des photographes, des plasticiens, des architectes, des musiciens aussi. C'est le célèbre crooner suédois Jay Jay Johanson qui compose des bandes-son pour vos défilés ; c'est Philippe Parreno ou Jean-Pierre Khazem qui font appel à vous pour leurs créations.

Depuis 2007, votre travail de création s'oriente vers les arts plastiques et les arts décoratifs, mais aussi le design. En 2009, vous collaborez avec la manufacture de Sèvres, pour laquelle vous créez des pièces uniques. L'univers de la céramique, de la porcelaine vous fascine : sa blancheur peut-être, la distinction d'un certain art de vivre aussi, la mémoire de la Manufacture, de ses pièces rares et de son vocabulaire singulier sans doute. Vous avez travaillé avec d'autres maisons spécialisées dans l'aménagement intérieur et les arts de la table et vous n'hésitez pas à bousculer les codes du mobilier de style, du meuble de famille. Vous avez été un habilleur de l'imaginaire, aujourd'hui vous habillez nos intérieurs et

nos univers quotidiens avec votre œil et votre goût immodéré des raretés oubliées et des microcosmes offerts à la vue.

Vous êtes un « homme de goût », vous savez tout habiller : une silhouette bien sûr, mais aussi une boutique, un mobilier, un luminaire. Chez vous le monde est un palimpseste où vous pouvez écrire une histoire du Beau.

C'est peut-être cette quête d'un idéal enfoui, d'une mémoire à révéler, qui vous a conduit à vous porter récemment candidat à la villa Kujoyama, à Kyoto, où vous serez en résidence à partir de l'automne prochain. Dans le dialogue permanent qui vous caractérise entre l'héritage et la création, vous y croiserez les pas de votre propre grand-père, qui rapportait toujours des pièces d'art japonais de ses voyages et ceux de ces artisans et fabricants de lampes de papier qui transmettent un savoir-faire et une tradition immémoriale. Comme souvent dans votre itinéraire, la quête de soi et des origines n'est jamais éloignée du souffle épique de l'histoire et de l'aventure collective. C'est d'ailleurs vous qui dessinez les costumes de la prochaine pièce d'Arthur Nauzyciel inspirée du livre de Yannick Haenel Jan Karski, qui sera présentée au prochain Festival d'Avignon. Là encore, le gardien du temps côtoie le poète de l'instant et l'accoucheur du sensible.

Cher José Lévy, vous le savez, la mode se confronte toujours à ses propres limites, elle invente sans cesse de nouvelles formes, imagine de nouveaux territoires pour le vêtement. Je crois toutefois que l'impertinence et l'insolence sont une question d'état d'esprit plus que d'apparence. Dans votre carrière d'artiste si éclectique, si riche, accomplie « par sauts et gambades » comme dirait Montaigne, vous avez toujours obéi à votre instinct et à votre sens du Beau. Parce que vous portez haut les exigences de la Création, parce votre travail mélange subtilement les héritages et leur ré-invention, parce que vous savez offrir à l'éphémère de la mode ce goût d'éternité qui en fait le prix, au nom de la République française, nous vous faisons Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres.